

Gabriel-Pierre Ouellette

# **l'avocat fantôme**

nouvelle juridique

ISBN 978-2-9817233-3-8

janvier 2018

© Gabriel-Pierre Ouellette

l'Avocat fantôme

3

Dossier

29

## l'Avocat fantôme

J'ai un ami, depuis quelque temps. Il a été reçu par un avocat, à la fin de l'été, et il m'a raconté cette curieuse entrevue, à la fin de l'automne. Il voulait obtenir une injonction contre une personne, pour qu'elle cesse de répandre sur lui de faux bruits, même s'il n'en savait pas la teneur exacte, ou du moins, qu'elle cesse de le faire passer pour un déséquilibré. Il invente ? Vous avez raison. Quelle femme équilibrée, quelle soeur animée d'un tyrannique amour fraternel, quelle ancienne étudiante déçue ou sans coeur, quel psy de tout acabit se prêterait ou donnerait son aval à l'activité illégale d'épier partout un vieillard, sans une autorisation judiciaire ?

Donc, je m'en méfie, et les amis s'avèrent tous, à la longue, des faux-jetons. Vous êtes prévenus. Je ne crois rien de ce qu'il me dit. Mais le phénomène a quelque intérêt, au plan mental, si vous m'entendez bien.

Il voulait aussi mettre fin à une filature. Il était suivi, partout où il allait, du matin au soir. Une histoire d'illuminé, me direz-vous. Mais dans les années 30, en Russie, il avait lu, et ne savait plus où, que des familles se débarrassaient de leurs *éléments* douteux, en les envoyant au goulag, souvent par envie ou parce qu'ils menaient une vie scandaleuse ou en écrivaient des

histoires. Cet immonde stratagème serait-il possible, dans les datchas du Québec ? J'ai pourtant quelque pitié pour lui, parce que de tels agissements, au sein de sa famille ou de la part d'inconnus, en seraient la cause, plus que probable, s'il était *de facto* déséquilibré.

L'après-midi de son rendez-vous, il est arrivé sur la place, devant le bureau de son procureur, vers 13h30. Le temps était au beau. C'était même un merveilleux jour d'été. Du soleil, des arbres verts. Des gens heureux. Il y avait de la musique, jouée par un quatuor classique ou un pianiste qui accompagnait la sonate, un peu grinçante mais enjouée, d'un violoniste, avait-il pensé.

L'ambiance me calmait, me dit-il. Au point qu'il a trouvé normal que la jeune femme qui lui avait tourné autour, au printemps, fasse le pied de grue devant une banque, à l'imposant portique, donnant sur la place. Par deux fois, avec nonchalance étudiée, elle avait laissé, sur son passage, une bicyclette contre un poteau, près de son building, et le lendemain, elle la chevauchait même de façon maladroite, pour passer près de lui, sur le trottoir, avec un sourire de jeune fille, heureuse d'avoir su, enfin, qui il était. Il savait, de tout temps, qui lui avait soufflé ce truc de la bicyclette. C'était une femme, la même qui avait fomenté, deux ans auparavant, son accident de vélo, devant l'école Charles-Lemoyne, non loin du canal Lachine, dans Pointe Saint-

Charles. Deux policiers en civil assistaient à l'accident, et ils seraient de ceux-là qui, suite à une fausse dénonciation, l'avaient suivi à New York, en 2005, dans un autobus plein de faux passagers, à ce qu'il lui avait semblé. Ils pourraient être, toujours selon lui, une des sources qui paieraient la filature; l'autre serait des éditeurs qui feraient croire à leurs assureurs, que l'écrivain éconduit, trompé, moqué, dans une affaire de contrat annulé après des mois de simagrées cauteleuses, s'apprêtait à les poursuivre. Je n'en crois rien, mais c'est mon seul ami. Pas encore un faux jeton, pour ne pas dire plus.

- Je n'en dis pas plus, répétait-il. C'est évident, tu le sais déjà, je suis suivi par tout le monde et son père. On veut que je m'en plaigne, pour qu'on me traite de parano, et j'ai l'impression, que tu entreras bientôt dans le camp de mes ennemis.

Je n'ai pas relevé son audace. Il y avait une once de vérité dans cette supposition : je ne prenais pour aucun parti, mais le camp de ses ennemis serait, un beau jour, un des choix qui s'offriraient à moi. D'ailleurs, ses amis d'antan, ses frères, ses cousins, ses collègues avaient fini par s'aligner sur les dires de sa vieille ennemie dont je n'arrive pas à savoir le nom.

Je n'en dis pas plus sur la jeune femme et la raison du manège, qui serait une question de testament dont quelqu'un aurait su la teneur, si l'imbécile

d'enfant trouvé l'avait fait chez elle. Il avait choisi un autre notaire, elle lui en avait tenu rigueur, ne le regardait plus, et avait remis le vélo. Mais ce jour-là, sur la place, elle était trop bien coiffée et trop bien vêtue, pour ne pas avoir le désir, drapée dans ces nouveaux oripeaux, de lui faire dire ce qu'il faisait sur la place ensoleillée. Il avait vu son jeu. Il est passé, la tête droite, ce genre d'allure, qui lui vaudra d'être accusé, par son avocat, de se prendre pour quelqu'un d'important, au point d'en prendre les défauts.

Son bureau était en haut d'un petit gratte-ciel, construit en pierres d'Écosse, Il n'y avait personne, dans ce qui lui a paru, l'espace d'une seconde, une salle de montre pour avocats débutants qui s'achèteraient des meubles de « seconde main ». Des pièces où ne travaillait personne, en plein après-midi; elles encerclaient, c'était tout comme, une place libérée, sans doute, pour le passage des déménageurs. De gros fauteuils de cuir noir ou rouge vin, avec de hauts dossiers, du genre de ceux qui trônent sur les deux ou trois niveaux en escalier dans les salles de visionnement, à Hollywood; on retrouve aussi dans les aéronefs de *Star Wars* ces appuie-tête en cuir lisse, au-dessus d'un dossier plus étroit, rembourré, formé de 4 ou 5 laizes de 2 ou 3 pouces, cousues tout du long.

Il n'y avait personne, je l'ai dit. C'était pourtant un jour de semaine, un lundi ou un mardi. Chez son avocat des hauteurs, il n'y avait ni va-et-vient de secrétaires ni regards complices ou inquisiteurs des collègues. C'était un piège. Il aurait dû partir. On se moquait de lui, mais je l'ai souvent noté, il a tendance à faire confiance. D'ailleurs, le maître des lieux vides le faisait passer dans une salle de conférence, entourée de rayons vides, couleur lie-de-vin, lui assignait un siège sur le long côté d'une grande table, et le laissait, seul. Il n'était que 13h40, et le rendez-vous était à 14h00. Il prit le parti d'y voir d'habituées et sèches formalités juridiques, presque dénuées de civilité, si le mot n'est pas trop fort, et à ce qu'il m'a dit, sa conscience critique était morte. Il était dans un état second.

C'est d'ailleurs ce qu'il a tenté de lui faire comprendre, quand le maître des lieux déserts est revenu avec une tablette et un stylo. En se rendant à ce bureau et jusqu'à ce moment il se trouvait dans une sorte d'état qui lui était étranger. L'autre n'a pas compris, à moins qu'il tentât de lui faire dire ce qui minait sa conscience.

- Que voulez-vous dire par un état qui vous serait étranger ?

- Ce n'est pas moi, venir ainsi chez un avocat, pour régler un problème avec mon entourage.

- Vous n'êtes pas vous-même, en ce moment ?

À cet instant, s'est allumée une faible lueur dans son esprit. Les mots de cet homme de loi qui ne devait connaître que les contre-interrogatoires, l'avertissaient qu'il devenait ou deviendrait une personne à déstabiliser. Il a quand même pris la peine d'expliquer que « ce n'est pas moi » ne veut pas dire qu'on est hanté par je ne sais quoi, mais on peut l'entendre dans le sens qu'il n'avait jamais entrepris une telle démarche contre quelqu'un de ses proches. Il n'y reconnaissait pas sa façon habituelle de se comporter face aux gens. Il n'était pas du genre à attaquer... Assis à sa droite, au haut bout de la grand table en chêne ou en bois teint, l'autre gardait le silence.

Il s'est mis, alors, tout de go, à déballer sa vie sexuelle, comme s'il avait affaire à un confesseur. Selon lui, c'était la principale cause de la filature, et la présenter, dès le début, conduirait à l'admission qu'il y avait filature, qu'il n'y avait pas de raison valable à ce *follow-up*, qu'une injonction devait être prise pour arrêter cette obsédante filature. L'injonction aurait, du moins, un effet dilatoire - c'est l'expression de cet ami - sur les agissements puritains, homophobes et criminels de cette femme dont il ne voulait même plus prononcer le nom. Elle n'était pas seule dans cette entreprise dont il ne devait

rien savoir; une foule de gens avait été mis au courant; cette dame en était cependant le rouage essentiel, diabolique.

Durant cette sorte de plaidoyer sur sa vie sexuelle, audacieuse, en constante tentative de trouver le complice idéal, mais ni plus ni moins catastrophique que celle des nombreux clients de tel ou tel bar dans l'est de Montréal, l'avocat n'a pas tiqué. Il est resté digne ou indifférent. Mon vieil ami avait-il eu raison de remonter si loin ? Il se peut qu'il voulait vérifier si cette « confession » permettrait ou non une entente, disons, juridique, entre lui et ce procureur qui pratiquait, seul, dans ces bureaux vides ou qui trouvait piquant d'interviewer ces clients possibles dans cet endroit « désaffecté », tellement il ressemblait à un magasin de meubles, des meubles de films policiers, du temps de Humphrey Bogart.

Le maître des lieux ne bronchait toujours pas, mais devait se demander pourquoi son pénitent se mettait à nu. C'est mon ami qui le ressentait ainsi, dans son récit, et l'expression de *pénitent*, qui lui est venue, comme ça, sans prévenir, l'a laissé songeur, pour enfin déclarer que son avocat avait l'air d'un curé. Qu'il fût défroqué, ne l'étonnerait pas. En regardant dans le vague, replié sur lui-même, il riait de cette idée fixe.

Quand il a ajouté à son historique - avait-il figolé une transition ? - le fait qu'il était un bâtard, un enfant trouvé, mais adopté selon les règles de l'époque, il n'a éveillé aucun intérêt chez son vis-à-vis, qui aurait pu considérer l'arrivée et la présence d'un adopté dans une famille, comme une situation conflictuelle, surtout quand deux des filles étaient, alors, assez vieilles pour ne pas croire le nouvel enfant tombé du ciel. Et j'ajoute ici, une autre phrase complexe qui risque de vous décourager, car il aurait aussi fait mention, au procureur du bout de la table, de ses problèmes avec des éditeurs, qui auraient pris le parti d'une personne, étrangère à la famille, défendant le pouvoir des *légitimes* sur ce niaiseux - on l'appelait souvent ainsi, dans son entourage - qui se mêlait d'écrire sur les souvenirs, les histoires de sa famille adoptive. Un droit de veto ne leur revenait-il pas, de par leur naissance ? L'avocat semblait trouver tout ça, d'une insolente ou indolente banalité, à moins qu'il ne connaissait déjà, tout ça. De toute façon, le dit niaiseux n'a peut-être rien dit de tout ça, dans la salle de conférence. Il avait parlé, parlé, cherché, proposé d'autres preuves, faits ou intuitions, qui auraient expliqué et surtout, convaincu cet avocat devenu taiseux, qu'on le filait, jour après jour.

Mais voici que tout ça devint plus intéressant, du moins, pour moi, qui en avait marre de ses histoires qui remontaient à Mathusalem. Il joua le tout pour

le tout, et sortit d'une enveloppe brune, format lettre, la liste des numéros de plaques, c'est-à-dire les numéros de plaques d'immatriculation des voitures qui le filaient depuis des années.

Annexe 1

Matricule	Plaque	Marque	Modèle	Année	Statut
1000000001	1000000001	1000	1000	1000	1000
1000000002	1000000002	1000	1000	1000	1000
1000000003	1000000003	1000	1000	1000	1000
1000000004	1000000004	1000	1000	1000	1000
1000000005	1000000005	1000	1000	1000	1000
1000000006	1000000006	1000	1000	1000	1000
1000000007	1000000007	1000	1000	1000	1000
1000000008	1000000008	1000	1000	1000	1000
1000000009	1000000009	1000	1000	1000	1000
1000000010	1000000010	1000	1000	1000	1000
1000000011	1000000011	1000	1000	1000	1000
1000000012	1000000012	1000	1000	1000	1000
1000000013	1000000013	1000	1000	1000	1000
1000000014	1000000014	1000	1000	1000	1000
1000000015	1000000015	1000	1000	1000	1000
1000000016	1000000016	1000	1000	1000	1000
1000000017	1000000017	1000	1000	1000	1000
1000000018	1000000018	1000	1000	1000	1000
1000000019	1000000019	1000	1000	1000	1000
1000000020	1000000020	1000	1000	1000	1000
1000000021	1000000021	1000	1000	1000	1000
1000000022	1000000022	1000	1000	1000	1000
1000000023	1000000023	1000	1000	1000	1000
1000000024	1000000024	1000	1000	1000	1000
1000000025	1000000025	1000	1000	1000	1000
1000000026	1000000026	1000	1000	1000	1000
1000000027	1000000027	1000	1000	1000	1000
1000000028	1000000028	1000	1000	1000	1000
1000000029	1000000029	1000	1000	1000	1000
1000000030	1000000030	1000	1000	1000	1000
1000000031	1000000031	1000	1000	1000	1000
1000000032	1000000032	1000	1000	1000	1000
1000000033	1000000033	1000	1000	1000	1000
1000000034	1000000034	1000	1000	1000	1000
1000000035	1000000035	1000	1000	1000	1000
1000000036	1000000036	1000	1000	1000	1000
1000000037	1000000037	1000	1000	1000	1000
1000000038	1000000038	1000	1000	1000	1000
1000000039	1000000039	1000	1000	1000	1000
1000000040	1000000040	1000	1000	1000	1000
1000000041	1000000041	1000	1000	1000	1000
1000000042	1000000042	1000	1000	1000	1000
1000000043	1000000043	1000	1000	1000	1000
1000000044	1000000044	1000	1000	1000	1000
1000000045	1000000045	1000	1000	1000	1000
1000000046	1000000046	1000	1000	1000	1000
1000000047	1000000047	1000	1000	1000	1000
1000000048	1000000048	1000	1000	1000	1000
1000000049	1000000049	1000	1000	1000	1000
1000000050	1000000050	1000	1000	1000	1000

Vous la verrez mieux, ainsi.

Tableau 1

<b>1er janvier 2017</b>	auto blanche/René-Lévesque	BWNJ - 496	sortie de 15'	l'auto est passée 2 fois	j'ai une photo
<b>15 janvier</b>	auto noire / René-Lévesque	G69 - GKM			
<b>16 janvier</b>		J01 - KBM			
<b>21 janvier</b>	noire /ailerons de requins (!)	W31 - B (ou D?)LL			
<b>26 janvier</b>	Bayle - Saint-Marc	W20 - JKW			
<b>3 février</b>	Ste-Catherine	W11 - KSC			
<b>22 ou 23 mars</b>		FJP 3234 ou 3432			
<b>24 mars</b>	St-Marc entre Tupper et Ste-Catherine	J26 JJW			
<b>1er avril</b>		Z84 - GWX			
<b>9 avril</b>	St-Marc\Tupper	X32 - KZV	3 jeunes + conducteur		
<b>17 avril</b>		FKJ 9820			
<b>20 avril</b>	auto rouge /Ste-Catherine	G87 AYQ			
<b>13 mai</b>	St-Marc	W29 JSN			
<b>15 mai</b>	Sherbrooke / Guy	EO9 (ou E09) LDF			
<b>16 mai</b>	auto blanche St-Marc /René-Lévesque	K09 - KYN	feux de position - elle part à ma vue		
<b>19 mai</b>	auto blanche St-Marc /René-Lévesque	K09 KMD			
<b>2 mai</b>	Bayle / St-Mathieu	K25 MEC			
<b>6 mai</b>	auto blanche -Ste-Catherine	J03 HBT			
<b>20 mai</b>	Ste-Catherine / St-Marc auto blanche + jeune fille sur trottoir	K08 KWM			
<b>22 mai</b>	coin St-Marc + dans St-Mathieu	K29 APC			
<b>1er juin</b>	Ste-Catherine	Y09 KYR			

Que faire d'une pareille liste, dans un texte d'auto-fiction juridique, ou d'injonction créatrice ? Je cache cette réflexion au client potentiel de l'avocat, et je vous avouerai que l'écriture que je fais de son récit, me paraît quelquefois si précise, si détaillée, que je me demande si, moi, son ami, j'existe vraiment, et si ce n'est pas moi, à sa place, qui est monté dans ce bureau désaffecté. Cependant, je suis le seul qui vous fera savoir le fin fond, le fin mot de l'histoire.

Ces numéros de plaques n'avaient eu de cesse, pendant les jours où il pensait, projetait et en préparait la liste, de lui insuffler confiance, assurance et une meilleure contenance, probante ou dialectique, dont il n'aurait osé se croire capable, deux ou trois ans auparavant, car cette filature daterait d'au moins trois ans. Les numéros, quelquefois, les couleurs des voitures, les rues, les coins de rue, qu'il avait notés sur cette liste, lui paraissaient, sinon un faisceau de preuves comparables à une vidéo, où l'on aurait filmé ce manège, le long de tous ses parcours dans son quartier, du moins une présomption de la culpabilité de ceux et celles qui conduisaient ces voitures, et des jeunes gens qui en sortaient pour se répartir, selon le quadrillage des rues, devant lui, derrière lui ou, tout simplement, dans les entrées, à l'ombre des escaliers ou

dans les porches. Mais ses preuves se sont effondrées comme un château de cartes. Elles ne valaient que broutilles.

- Qu'a-t-il dit, exactement, le procureur psychanalyste ? ai-je aussitôt demandé.

- Tu trouves qu'il fait dans la psychopolémologie ?

- La quoi ?

- La psychopolémologie. La manie de manipuler l'inconscient des peuples à des fins subversives, et j'ajoute ma définition personnelle qui serait la manie de tout retourner à l'envers et de mettre la pensée au niveau du sexe, la manie de croire qu'on a le droit d'ouvrir le cerveau des gens, parce qu'un bon jour, on a lu Freud.

- Tu exagères.

- Tu as raison.

- Mais qu'a-t-il dit ? Redis-le moi, dans son exactitude.

- Tu sais à qui tu me fais penser ? m'a demandé mon ami du printemps dernier.

- Je m'en fous! Et il n'est pas question que tu rentres vivant dans cette nouvelle, qui devient un dialogue de sourds. Si tu continues, on va te reconnaître, et l'avocat fantôme va te poursuivre, avertir le SCRS et jusqu'à

la police secrète qui enquête encore sur les ravages du FLQ dans les collèges du Québec.

- Et on versera encore des laxatifs astringents dans mon vin, des opiacées dans mes expressos... Ils envoient même des femmes aux hanches étroites, habillées de robes serrées, aussi raides que leur cou, pour se moquer de moi devant le personnel des cafés, dans l'espoir que je n'y retourne pas. Mais j'y retourne.

- Eh! bien, ils t'arrêteront, pour avoir distribué de la littérature sur les hermaphrodites.

- Tu te rappelles de ça ?

- Oui. Ils avaient dit que c'était ta façon de draguer et violer les transsexuels. Mais arrête de donner des détails insignifiants sur ta vie de frustré. On va te reconnaître. Et je ne veux pas avoir des démêlés avec la justice.

- Leur justice soviétique, tu veux dire.

Je ne sais plus où nous en étions, dans cette discussion polémique. Je me souviens de m'être assis quelque part, et j'ai gardé le silence, quelques minutes.

- Tu sais à quoi je pense ?

Je gardais le silence.

- À un dialogue de Platon.
- Qu'est-ce qu'il a dit le psycho du barreau ?

Qu'il y avait trop de numéros, il avait dit! Lui qui croyait que, dans ces bureaux d'avocats, il y avait des logiciels, quelque truc ou machin, où il suffisait d'entrer le numéro, et d'obtenir sur l'écran le nom et l'adresse du propriétaire du véhicule. Son avocat vériste, pour ne pas dire véreux, car je ne peux rien prouver, je n'y étais pas, aurait plaidé le trop grand nombre de numéros, comme si chaque numéro de la liste avait représenté une organisation, un bureau, une association de *filateurs*, au point qu'un avocat, aussi intelligent soit-il, n'aurait jamais pu s'en sortir. Mon ami avait eu du mépris, sinon de la peine, en entendant cet aveu de faiblesse, de la part du spécialiste en déménagement de bureaux pour jeunes avocats - et j'aurais pensé la même chose -. Mais, par la suite, en se remémorant son état d'esprit à cette seconde même où il avait entendu qu'il y avait trop de numéros, sa véritable réaction fut presque simpliste. Il avait noté tout cela pour rien. Le contenu de sa feuille, tirée du logiciel *Numbers*, relevait à mon avis d'une tendance psychique à l'exagération ou tout simplement d'un désir maladif d'être le plus précis possible, pour satisfaire aux règles sacrées d'un droit, qui

ne laisse rien dans l'ombre, comme les Commissions générées par les gouvernements, pour faire travailler les retraités, le prouvaient une ou deux fois par année. En somme, il l'avait cru sur parole.

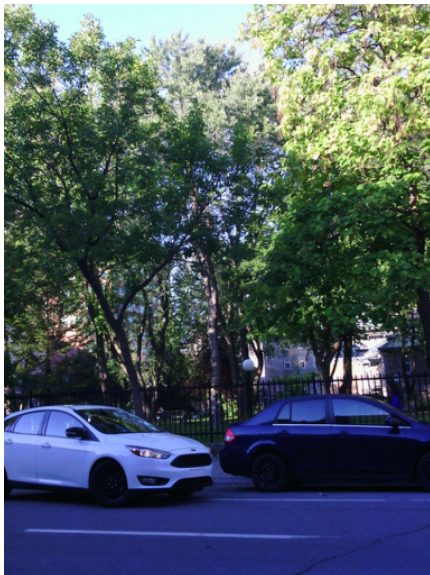
- Même, maintenant, dit-il, j'aurais de la difficulté à le soupçonner du pire.

Un avocat cherche un client, il ne cherche pas à détruire ses preuves, au motif qu'elles seraient trop abondantes. N'y pensons plus.

- Tu as raison, n'y pense plus. Mais je t'ai averti. N'entre pas dans le décor de mon genre littéraire actuel, appelé *nouvelle*, ou *novella* comme on a eu tendance à le faire, à la toute fin du siècle dernier. Abandonne le discours direct. Je le prends à ma charge. Et tu sais, cette liste plus ou moins structurée par le logiciel *Numbers* ne dépare pas le texte de ma fiction. Elle m'apparaît comme le déchet d'un texte ou le morceau d'une mosaïque qui voulait tout dire et qui, en somme, ne voulait rien dire, au point de surgir sur la page, au moment précis où un avocat de droit commun la trouve trop complète pour satisfaire un juge de première instance. Le lecteur en sera juge. On lui a démontré que ce qu'il lisait, ne menait à rien, à une liste, vide de son trop-plein. J'y retrouve un de mes dadas : l'absence du réel sous les mots, et cette liste pousse l'absence dans ses derniers retranchements. Elle ne renferme même pas assez de mots, pour y faire sens, à moins qu'on ne les considère

comme des vignettes collées sur le pare-brise d'une voiture, et aussitôt qu'on cherche l'information ou l'interdiction affichée, on en voit tellement que l'esprit se brouille, et de ces vignettes, bloquées qu'elles sont dans des lignes d'horizon et des colonnes génératrices de modules rectangulaires comptables sans profits ni pertes, on dira comme l'avocat, il y en a trop, pour en faire quoi que ce soit. Et tu sais, je sens que ma nouvelle commence à se défaire, comme le fil qui pend au bord d'une robe, dénonce le début d'un décousu, le bris d'une ligne courbe qui entourait les jambes de la jeune fille.

Je ne savais rien de cette création littéraire, quand mon ami me racontait son entrevue avec l'avocat fantôme, mais comme tout est dans tout et que rien ne se crée, rien ne se perd, ce texte entrait pourtant, à ce moment du récit véridique par mon ami, le client qui sera, c'est de plus en plus évident, évincé, il entrait *in petto* en gestation dans mon esprit, et toute gestation aboutit à la mort. J'avais donc raison de vous dire que ma nouvelle se décousait. Et c'est à ce moment - il avait le don de me surprendre en dévoilant à l'improviste ce qu'il aurait dû me dire, depuis longtemps - qu'il m'a mis sous les yeux trois photos.



La première avait été prise par lui, le 1er janvier 2017, vers 15h00, pendant qu'il prenait une *marche*, solitaire. Il n'avait vu, stationnée sur le boulevard René-Lévesque, que cette voiture occupée par une Asiatique et un Caucasien, durant sa promenade de quinze ou vingt minutes; et il l'avait revue, la même, à peine plus loin, qui descendait de sa rue, avec les mêmes occupants qui l'examinaient le mieux possible, et tournait pour encore remonter le boulevard. Vous pensez, sans rire, qu'on s'amusait à tourner en rond dans les rues de Montréal, par un froid de -15° centigrades ?

L'homme de loi a tué dans l'oeuf, la tentative de le séduire avec des photos. Sa réaction fut des plus brèves. La plaque d'immatriculation était de l'Ontario. Rien de plus. Comme la province d'Ontario est, que l'on sache, la plus respectueuse des lois au Canada, il n'y avait sans doute rien à dire. Cette voiture prenait une *marche*, le premier de l'An, dans Montréal.

Les deux autres qui montraient, mais il faut le savoir, la volonté d'un stationnement soudain, mal enclenché, pour détruire l'impression qu'on aurait eue, que la Honda suivait le photographe, mon vieil ami avait jugé bon de les laisser dans leur enveloppe, tout comme il n'avait rien dit de la deuxième page du logiciel *Numbers*, où il avait indiqué qu'il pouvait produire dix autres numéros de plaque, pour 2017, une douzaine pour 2016 et autant, pour 2015.

Que cela durait depuis au moins trois ans, était devenue une vétille, au vu et su du déni avocassier. Il avait baissé les bras. Cela dit, j'aime assez l'effet des arbres, dans les dernières, parmi les pages de mon texte, et le bleuté de la première qui est, d'ailleurs, l'agrandissement d'un détail. La photo complète, la voici.



On peut y admirer les ombres sur la neige, créées par un soleil de premier janvier, au Canada, vers quinze heures de l'après-midi. Mon texte sera, ainsi, la façon idéale d'initier à la lecture nos jeunes enfants, avec de si belles images : ils pourront se reposer des misères de l'alphabet qui se tournicote en toutes sortes de mots inutiles

Mais une fois, cela vu et dit, il s'est repris en main et, tout comme moi qui m'aperçois que d'aucune manière vous n'avez eu accès à la « source » de ce placet miteux, présenté à l'avocat du néant, il s'est aperçu, non pas à son tour, mais bien sûr avant moi dans la chronologie de l'affaire, qu'on ne pouvait rien comprendre à sa démarche, avocat ou non, n'ayant jamais été filé ou ne l'ayant jamais vu, en train d'être filé ou en situation de *follow-up*, pour le dire de façon plus compréhensible aux jeunes multiculturels du troisième millénaire. Il fallait tenter, que cela soit cru ou non par l'avocat et par les lecteurs, une reconstitution d'une scène de *follow-up*, au moyen d'un texte, une technique vieille comme le monde.

J'allais le faire, le lendemain, mais l'ami qui lit mes brouillons, chaque jour, m'avertit de n'en faire rien. Il s'était passé quelque chose de plus important, sinon de plus grave, avant qu'il n'ait eu le courage ou la présence d'esprit de lui faire lire des descriptions de ce qui n'était plus un crime, depuis que la liste de numéros ne valait rien. J'obtempère. Voici ce qui s'est passé.

Il a voulu, à ce moment-là, expliquer à l'avocat vériste (j'expliquerai, plus loin) ce qu'il croyait être la véritable origine de la filature, c'est-à-dire le fait qu'on avait lu, sans le lui dire, son journal intime et que ce devait être par ce détour vicieux, obtenu par effractions de tout ordre, qu'on s'était employé à

dénicher matière pour le condamner, mais sans jamais lui proposer d'expliquer quoi que ce soit. Mais le maître de céans ne l'écoutait pas. Il pensait à autre chose, qu'il a fini par verbaliser. Il insinua, l'air d'un moine, l'oeil rivé sur son missel, qu'il arrivait souvent, savez-vous, qu'un problème ou l'autre, dont une personne se croit victime, possède une origine psychologique. La solution, alors, n'est pas juridique. Il vaudrait mieux consulter.

Consulter! Soit qu'il se défilait, devant la difficulté de la cause, soit qu'il était sûr que mon ami se trompait du tout au tout, sans dire comment il fonderait cette assurance, soit qu'il était aux ordres d'un autre client qui lui avait donné, dès qu'il eut été mis au courant, le mandat de tout faire pour diriger cet écrivain illuminé - ai-je dit qu'il écrit, lui aussi ? - vers quelque sommité psychanalytique ou, au moins, de faire naître dans son esprit les doutes les plus sérieux sur sa santé mentale.

Il m'a dit qu'il n'a presque pas réagi, même dans son for interne. On lui avait fait le coup depuis longtemps. Il était bardé. C'était sa force. Il sait ce qu'il vaut, il sait quand il perd la tête dans ses abandons sexuels, il sait qu'il a toute sa tête, quand il s'agit de penser et vivre sa vie, sans autre expédient que son bagage intellectuel, son expérience des Autres qui ne le supportent pas.

Mais il a bafouillé quelque peu, en tentant de raconter une histoire abracadabrante qui allait prouver, démontrer qu'on s'était moqué de lui, souvent dans les grandes largeurs, et qu'il avait continué de vivre sa vie, comme il l'entendait. Une histoire de femme dentiste qui lui avait fait le coup de la *domina* pendant au moins dix minutes, devant lui, à la caisse de ses anciens coiffeurs, avec des billets de 100 dollars qu'elle étalait sur le comptoir; c'était à n'y rien comprendre. Il a voulu retrouver sur-le-champ les noms de tous ces gens, il a hésité sur un nom et l'avocat vériste du Londres des années 20 a sauté sur l'occasion, pour lui demander, le plus sérieusement du monde, pourquoi il avait dit le mot *suicidé*... Non, il n'avait pas dit ça. Oui, oui, vous l'avez dit, a répété le procureur dans une posture bouddhiste ou freudienne, d'un air las et désolé de n'être pas cru. Le supposé suicidaire était tellement sûr de ne pas l'avoir dit, qu'il a décidé, et même sans y penser, de passer à autre chose.

Il a sorti un nouveau document. La description de l'une de ces filatures quotidiennes qu'on lui faisait subir depuis au moins trois ans; il y avait joint d'autres informations que l'avocat lui avait demandé d'apporter, lorsqu'ils avaient convenu du rendez-vous, au téléphone. Son curriculum vitae, du temps qu'il était professeur, et la présentation de son propre point de vue sur

ce qu'il appelait sa *situation juridique*, dont le premier paragraphe était rédigé ainsi :

« Au plan de ma vie quotidienne, je veux retrouver la liberté d'aller où je veux, de prendre le moyen de transport que je veux, sans être suivi ou surveillé, à chaque coin de rue, par des jeunes gens (filles ou garçons) de 18 à vingt ans, avec presque toujours des oreillettes et, à la main, un cellulaire dont ils doivent, à ce qu'il semble, presser un bouton lorsqu'ils arrivent à ma hauteur, ou toucher l'écran, qu'il fasse froid à pierre fendre ou non. De toute façon, une voiture, conduite par un adulte, les attend au coin suivant ou dans la prochaine rue. »

Comme le juriste s'était précipité sur le CV, pour le lire sur-le-champ - on ne sait d'ailleurs la raison de son intérêt pour ce document -, mon ami avait eu tout le temps voulu pour remplir une sorte de fiche d'informations sur sa carte de crédit, car il ne devait pas s'en servir comme telle; on reporterait plus tard, sur la facture, sans doute dans ces bureaux fantomatiques, le numéro, la date d'échéance, etc. Il a compris peu à peu, en les écrivant, que cet homme, à qui il voulait faire confiance, pour empêcher une personne vicieuse de tuer sa vie sociale et l'enterrer vivant, en infestant de ses mensonges l'esprit de toute personne qu'il avait pu fréquenter dans le passé, il a compris que cet homme tenait, tout simplement, à ce qu'il pense au suicide et même, à le persuader de se suicider. Il n'avait jamais eu l'intention de le défendre, depuis son premier

appel téléphonique, ce qui ne l'a pas empêché de lui charger trois cents dollars, plus taxes, pour une heure de conversation préliminaire, et de plus, preuve qu'il était aussi vériste que les malfrats des opéras de Puccini, la facture serait faite au nom d'un de ses confrères qui devait, selon ses dires premiers, l'accompagner à ce rendez-vous, mais qui s'était désisté sans raison, par la suite. Ainsi, aucun document, aucun compte ne prouverait que cet avocat l'avait rencontré; il ne s'agirait plus que d'un avocat fantôme, imaginé par le paranoïaque, si jamais celui-ci s'enquérirait de la réponse définitive qu'il devait lui donner, la semaine suivant le rendez-vous, et qu'il n'a jamais donnée, ou sur les meubles fantômes, ou sur ces jeunes hommes en conversation qui attendaient, l'oeil en coin, en souriant, dans le couloir quand il l'a accompagné jusqu'à l'ascenseur, répondant du bout des lèvres à ses questions sur l'année de construction de l'immeuble, plus que centenaire; il était clair qu'il voulait en finir, au plus vite.

- Tu vas me demander, m'a-t-il dit, pourquoi j'ai remarqué les jeunes hommes, dans le couloir. C'est que l'étage était désert à mon arrivée, et que leur attitude n'était pas celle de personnes travaillant dans un bureau d'avocats, mais de techniciens qui avaient tout juste fini leur travail, un travail

qui les avait amusés. La salle de conférences dans laquelle j'avais raconté ma vie, était truffée de micros.

Et deux étages plus bas, un autre jeune homme, l'air ailleurs mais hypocrite d'allure, est entré dans l'ascenseur, tout comme une jeune fille, à mon arrivée, était entrée dans l'ascenseur, au 2e ou au 3e étage, et avait pris le temps de vérifier, presque l'oeil dessus, quel étage j'avais demandé. Tu me diras que ce n'étaient que des hasards. Tout comme les deux personnes que j'ai rencontrées, l'une après l'autre, sur le trottoir, en me dirigeant vers la place, qui avaient cet oeil aux aguets que je connais depuis des années sur les visages innocents de ces sous-fifres de la police, me dévisageant presque, ont-elles deviné toutes seules que je me tromperais de sortie, et me dirigerais vers le côté sud de l'immeuble, au lieu de passer par la porte qui donne directement sur la place ? La filature avait monté d'un cran, pour que je m'en rende compte le plus possible, et que je n'aie pas l'idée de plutôt me demander, si on ne savait pas depuis longtemps où je me rendais. Il m'est interdit de te nommer leur informateur. Il n'existe pas.

Je n'ai pas commenté. J'ai pensé, un instant, à la Russie soviétique. Et à Kafka. On avait prévu que j'ajouterais à mon texte les deux descriptions de filature, l'une dans son quartier, l'autre, le long du boulevard Malesherbes, de

la rue Berri jusqu'à la rue Aylmer, mais hier soir, il m'a prévenu que cela ne servait plus à rien. Il avait été sensible au fait que l'avocat, après sa lecture, lui avait demandé s'il aimait Maupassant, comme si ses textes lui avaient rappelé des pages de cet auteur, bien qu'il n'y eût, selon lui, aucun rapport entre ses deux récits, qui faisaient plutôt rapport de police, et les nouvelles de M. Il avait répondu qu'il préférait Flaubert. L'avocat n'a pas réagi au nom de Flaubert. Mon ami a ajouté, qu'il aimait beaucoup plus, les nouvelles de Tchekhov. Ce n'est que plus tard, qu'il a compris la subtile allusion de son avocat fantôme, à la folie de Maupassant. Il avait rencontré l'avocat de ses ennemis.

Par ailleurs, il est toujours en bonne santé. Il écrit de la fiction tout autant que des textes critiques, et comme les éditeurs se sont mis à refuser ses textes, il les édite lui-même, et ils sont gratuits. Cela lui suffit, sauf que sa vie est souvent presque « suffocante », quand il sort de chez lui. Tous les gens à qui il en parle, passent à autre chose.

# Dossier

L'éditeur a refusé de publier ce dossier.

3 janvier 2018